

Voltaire et la mythologie

Raymond Trousson

Citer ce document / Cite this document :

Trousson Raymond. Voltaire et la mythologie. In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°2, juin 1962. pp. 222-229;

doi : <https://doi.org/10.3406/bude.1962.3991>

https://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1962_num_1_2_3991

Fichier pdf généré le 11/05/2018

Voltaire et la mythologie

Depuis le ^{xvi}e siècle, qui avait vu le renouveau de l'antiquité classique, l'intérêt suscité par les fables des anciens s'était maintenu, sinon accru. La Renaissance avait connu l'exégèse morale, philosophique et allégorique ; le ^{xvii}e siècle avait fondé la mythologie comparée ; l'ère des Lumières ne devait pas manquer de discuter encore de la signification des mythes et l'on néglige trop souvent que, de Binet à Dupuis, les ouvrages savants se sont multipliés où les rapports entre les légendes et la situation religieuse, politique et sociale de la France contemporaine sont relevés avec minutie ¹.

Où en était la mythologie au temps de Voltaire ? Décidé à combattre la passion sans mesure que la Renaissance avait témoignée pour l'antiquité, le concile de Trente s'était efforcé de condamner et de réprimer l'usage abusif des fables païennes, conseillant le retour aux récits de la Bible et à l'inspiration sacrée : témoin les œuvres de Milton, de Vondel ou d'Abraham Cowley. En France, Boileau, Vauquelin de la Fresnaye et bien d'autres proscrirent l'emploi des mythes grecs. C'était, en même temps que rappeler les splendeurs du Christianisme, priver les poètes de métaphores et de comparaisons faciles. Bien entendu, le ^{xviii}e siècle tint à s'émanciper, dans ce domaine également, de la tutelle de l'Église, mais on sait qu'il n'a pas réussi pour autant à donner aux personnages mythologiques le relief et la vie que leur avaient conférés les humanistes. Malgré les opéras de Rameau, les pièces de Piron, les fables de Dorat ou de Houdar de La Motte, le panthéon des anciens n'est plus guère qu'un répertoire de clichés et de lieux communs, ses héros de froids symboles sans âme.

Toutefois, il demeure intéressant d'étudier l'emploi de la fable mythologique chez certains auteurs et nous voudrions ici esquis-

1. Cf., par exemple, B. BINET, *Idée générale de la théologie païenne...* (1699) ; abbé A. BANIER, *Explication historique des fables* (1711) ; D. DE COLONIA, *La religion chrétienne autorisée par le témoignage des anciens auteurs payens* (1718) ; B. de MONTFAUCON, *L'antiquité expliquée et représentée en figures* (1719-1724) ; FONTENELLE, *De l'origine des fables* (1724) ; G. de LAVAUUR, *Conférence de la Fable avec l'Histoire Sainte* (1730) ; DUPUY, *Mythologie ou l'histoire des dieux* (1731) ; E. FOURMONT, *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples* (1735) ; N. S. BERGIER, *L'origine des dieux du paganisme et le sens des fables* (1767) ; A. COURT DE GÉBELIN, *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne* (1775-1796 ; C. F. DUPUIS, *Origine de tous les cultes* (1794), etc...

ser brièvement la conception qu'avait Voltaire, non pas de tel ou tel mythe en particulier, mais de la mythologie en général, et, surtout, essayer de montrer dans quelle mesure il l'a utilisée pour défendre ou combattre certaines idées.

Une des attitudes du patriarche de Ferney à l'égard des fables — la moins fréquente à vrai dire — consiste à les considérer comme des contes ridicules bons tout au plus pour le « vulgaire ignorant » : tout ce que peut faire devant elles le « lecteur sensé », c'est « respecter leur antiquité en riant de leur absurdité »¹. Voltaire suit en cela l'opinion de Fontenelle pour qui la religion des Grecs était un primitif essai d'application du monde « imaginé par des naïfs et exploité par des imposteurs ». A l'origine de ce fatras, on ne trouve, dit Voltaire, que sottise ou calcul, car « l'histoire de chaque nation ne commence-t-elle pas par des fables ? Ces fables ne sont-elles pas inventées par l'oisiveté, la superstition, ou l'intérêt ? »². De toutes manières, il y a trop longtemps que l'on rencontre à chaque rime une divinité de l'Olympe, trop longtemps que ces vieilles légendes encombrant les esprits :

Qu'un autre, dans ses vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,
Brode encor des fables antiques ;
Je veux de neuves vérités³.

Il n'y a dans toute la mythologie que des récits nés de l'imagination simpliste des peuples primitifs et il faut se garder d'y voir autre chose que le travestissement plus ou moins poétique d'une réalité sans mystère. C'est la naïveté et la superstition qui ont créé et entretenu la croyance à des puissances surnaturelles là où il n'y avait que des phénomènes parfaitement explicables : « J'ai toujours été persuadé », écrit-il à M. de Mairan (16 août 1761), « que les phénomènes célestes ont été en grande partie la source des fables. Il a tonné sur une montagne dont le sommet est inaccessible : donc il y a des dieux qui habitent sur cette montagne, et qui lancent le tonnerre. »

Enfin, s'il ne s'agit pas d'exagération des manifestations de la nature, les fables peuvent avoir été imaginées par les poètes pour célébrer tel personnage important : ne dit-on pas que Romulus fut enlevé dans l'Olympe, ce qui n'est qu'une manière d'honorer un grand roi ? La diversité des légendes prouve

1. *Essai sur la poésie épique*, chap. III : *Virgile*, t. VIII, p. 323. (La tomaisson est celle de l'édition Moland).

2. *Remarques de L'Essai sur les mœurs*, t. XXIV, p. 584. ROUSSEAU parle sur le même ton des « rêveries de la mythologie » (*Réponse au roi de Pologne*).

3. *Épître LIV. Au Prince royal de Prusses*, t. X, p. 307.

d'ailleurs qu'elles furent toutes tissées sur une toile commune, mais par des artistes différents :

Ce Bacchus, ou Back, ou Backos, ou Dionysos, fils de Dieu, a-t-il été un personnage véritable ? Tant de nations en parlent, ainsi que d'Hercule, on a célébré tant d'Hercules et tant de Bacchus différents, qu'on peut supposer qu'en effet il y a eu un Bacchus, ainsi qu'un Hercule ¹.

En fait, on ne sait quel crédit accorder à des fables « qu'on attribue à Ésope, et qui sont plus anciennes que lui et furent inventées en Asie par les premiers peuples » ².

Cependant, il est rare que Voltaire prenne ainsi la mythologie à partie : en général, il se préoccupe beaucoup moins de la vraisemblance des fables que de leur élégance et de leur charme. On n'a jamais fait mieux qu'Hésiode, Ésope ou Ovide, dit ailleurs le philosophe sans craindre le moins du monde d'être surpris en flagrant délit de contradiction avec lui-même :

Parmi les pères de la mythologie, il y eut des gens qui n'eurent que de l'imagination ; mais la plupart mêlèrent à cette imagination beaucoup d'esprit. Toutes nos académies et tous nos faiseurs de devises, même ceux qui composent les fables pour les jetons du trésor royal, ne trouveront jamais d'allégories plus vraies, plus agréables, plus ingénieuses, que celles des neuf Muses, de Vénus, des Grâces, de l'Amour, et de tant d'autres qui seront les délices et l'instruction de tous les siècles ³.

Ces fables, il faut les accepter pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des allégories poétiques qui n'ont rien de commun, ou presque, avec les religions qui les ont créées ⁴. Lucrèce ou Épicure ne croyaient pas aux balivernes des prêtres, ils n'adoraient ni Jupiter, ni Vénus, mais ils croyaient au moins à la beauté de ces mythes imaginés par et pour l'art. Pouvait-on inventer mieux que l'histoire de Pandore pour symboliser l'original du mal ? Assurément

1. *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, t. XI, p. 18.

2. *Dictionnaire philosophique*, art. *Fable*, t. XIX, p. 59. Au sujet de la fable, LA HARPE a souvent repris les idées de VOLTAIRE : « On trouve des paraboles, dit-il, dans les plus anciens monuments de tous les peuples » (*Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne*. Paris, 1828, t. II, p. 165). Quand l'auteur de *Candide* écrit : « Je crois que ni Homère ni Hésiode n'ont rien inventé ; ils ont mis en vers ce qu'on pensait de leur temps » (*Il faut prendre un parti*, xvi i : *Des romans inventés pour deviner l'origine du mal*), LA HARPE reprend en écho : « Ni Hésiode ni Homère ne sont les premiers auteurs de cette mythologie, qui fut la religion des anciens peuples idolâtres » (*op. cit.*, t. XIII, p. 60).

3. *Dict. philos.*, art. *Allégories*, t. XVII, p. 118.

4. « Ces fables ont survécu aux religions qui les consacraient ; les temples des dieux d'Égypte, de la Grèce, de Rome, ne sont plus, et Ovide subsiste. On peut détruire les effets de la crédulité, mais non ceux du plaisir ; nous aimerons à jamais ces images vraies et rianes » (*Dict. philos.*, art. *Fable*, t. XIX, p. 60).

« c'est la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait transmises »¹.

Aussi use-t-il fréquemment de la légende de l'Ève grecque pour représenter le péché originel qui causa la chute de l'homme et la décadence de la société² : « La fable de Pandore », écrit-il, « est bien plus belle [que l'histoire de l'androgyné dans le *Banquet* de Platon] et rend mieux raison des erreurs et des calamités du genre humain³. » C'est à la fable encore qu'il fait appel pour expliquer plaisamment que les hommes doivent à leur sottise et à leur ignorance d'avoir perdu le droit à l'immortalité :

Quelques Asiatiques rapportent que Dieu, ayant formé l'homme, lui donna la recette de l'immortalité bien écrite sur du beau vélin ; l'homme en chargea son âne [...]. Chemin faisant, l'âne rencontra le serpent, et lui demanda s'il y avait dans les environs quelque fontaine où il pût boire : le serpent le conduisit avec courtoisie ; mais, tandis que l'âne buvait, et que l'homme était éloigné, le serpent vola la recette : il y lut le secret de changer de peau, ce qui le rendit immortel [...]. L'homme garda sa peau, et fut sujet à la mort⁴.

Ce goût de la fable et de la mythologie est difficile à concilier avec le mépris que l'auteur leur témoigne parfois : il est vrai que Voltaire jugeait différemment de ce qui lui était inutile et de ce dont il avait l'emploi ; à cet égard, les opinions changeantes qu'il professait à l'endroit de l'opéra sont particulièrement révélatrices. Ainsi, après avoir médité de la fable, l'estime-t-il volontiers préférable à l'histoire.

D'abord, pense-t-il, elles sont nos plus antiques documents humains, car « les fables [...] furent les premiers écrits des hommes », elles sont « bien plus anciennes que l'histoire »⁵. A

1. *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* t. XI, p. 18. VOLTAIRE y revient à plusieurs reprises : « Le plus beau, le plus agréable de tous les contes inventés pour justifier ou pour accuser la providence, ou pour s'amuser d'elle, est la boîte de Pandore » (*Lettres de Memnius à Cicéron*, chap. IX : *Des deux principes, et de quelques autres fables*, t. XXVIII, p. 450) ; « la boîte de Pandore est la plus belle fable de l'Antiquité ; l'espérance était au fond » (*Les Adorateurs ou les Louanges de Dieu*, t. XXVIII, p. 326) ; « tous les siècles adopteront la boîte de Pandore, au fond de laquelle se trouve la consolation du genre humain » (*Dict. philos.*, art. *Fable*, t. XIX, p. 61). Le goût de cette légende lui inspira son opéra du même nom.

2. C'est bien le sens de la traduction et du commentaire d'un passage d'Hésiode dans le *Dictionnaire philosophique* (art. *Épopée*).

3. *Dialogues d'Évhémère*, chap. VI, t. XXX, p. 511. Cf. aussi *Histoire de Jenni*, chap. X : *Sur l'athéisme*, t. XXI, p. 571.

4. *Les Adorateurs ou les Louanges de Dieu*, t. XXVIII, p. 321. VOLTAIRE fait le même récit : *Ibid.*, p. 324 ; *Il faut prendre un parti*, chap. XVII, t. XXVIII, p. 538. Cette fable se rattache indirectement au mythe de Prométhée, puisque Zeus donna l'immortalité aux hommes pour les récompenser de lui avoir dénoncé le vol du feu. VOLTAIRE a pu trouver cette histoire chez Francis BACON (*De sapientia veterum* chap. XXIII), où elle a les mêmes intentions, ou chez RONSARD (*Second livre des Odes*, chap. XIII : *Sur la misère des hommes*). Les auteurs anciens qui la mentionnent sont IBYKOS (frag. 26), ÉLIËN (*De anim. nat.*, VI, 51), NICANDRE (*Thériaka* 343-359). Voltaire croit volontiers « que la mythologie indienne [est] l'origine de toutes les mythologies de notre hémisphère » (A. M. Le Gentil, 14 juin 1776).

5. *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, t. XI, P. 125.

cette valeur de témoignage s'ajoute une considération d'ordre didactique : la fable est pour Voltaire une leçon de morale : « Les belles fables de l'antiquité ont encore ce grand avantage sur l'histoire, qu'elles présentent une morale sensible : ce sont des leçons de vertu, et presque toute l'histoire est le succès des crimes ¹. »

L'écrivain continue ici une vieille tradition qui remonte au moyen âge et fait de la mythologie une *philosophia moralis*, une éthique qu'il faut savoir retrouver dans le récit. C'est aussi le sens que lui prêtaient Bacon et Ronsard qui voulaient y découvrir la vérité cachée sous un « fabuleux manteau ». La fable devait donc prendre pour lui un sens allégorique, devenir la représentation morale d'une humanité supérieure :

L'histoire nous apprend ce que sont les humains,
La fable ce qu'ils doivent être ².

La mythologie selon Voltaire semble donc être avant tout un ensemble de préceptes moraux et philosophiques que la narration et l'affabulation rendent agréables à l'esprit. Enfin, comme chez Ronsard encore, la fable permet, sous le couvert de la poésie, de concourir à l'éducation et même de conseiller les rois en leur faisant, d'une manière détournée, des observations qu'ils toléreraient mal dans un traité : « On ne peut guère parler à un tyran qu'en paraboles », dit Voltaire, « et encore ce détour même est-il dangereux. » On voit donc que, bien loin de rejeter la mythologie comme un fatras mensonger et naïf, le philosophe lui accorde une signification et une importance non négligeables.

Mais Voltaire ne pouvait guère se satisfaire de considérations aussi « gratuites ». On sait qu'il n'a jamais négligé aucune forme d'expression des idées, qu'il y a chez lui un engagement continu qui se manifeste dans la moindre pièce de vers, dans le récit en apparence le plus insignifiant. Rien d'étonnant, donc, si la mythologie prend aisément chez lui un caractère militant et si ces antiques croyances se trouvent fréquemment opposées au christianisme.

En effet, si Voltaire consent à critiquer parfois la mythologie, il suffit que l'Église fasse mine de la proscrire pour qu'il se pose en champion de la fable. Vouloir bannir les héros mythologiques au profit des personnages bibliques, c'est, selon Voltaire, exercer une contrainte spirituelle où le ridicule le dispute à la mesquinerie :

Il y eut, parmi ceux qu'on nomme *Jansénistes*, une petite secte de cerveaux durs et creux, qui voulurent proscrire les belles fables de l'antiquité, substituer saint Prosper à Ovide, et Santeul à Horace.

1. *Dict. philos.*, art. *Fable*, t. XIX, p. 67.

2. *Ibid.*, p. 68.

réalité Japhet, qu'Hercule représentait le Christ, que Prométhée n'était autre qu'Adam, Abel, Magog ou Noé, ou enfin que Pandore était le déguisement païen d'Ève ¹.

Loin de repousser ces identifications pour le moins discutables, Voltaire les reprend à son compte, avec cette différence qu'il estime au contraire que les épisodes bibliques ont été inspirés par la mythologie des païens, le plus souvent sans aucun art : « les fables des anciens peuples ingénieux ont été grossièrement imitées par les peuples grossiers : témoin celles de Bacchus, d'Hercule, de Prométhée, de Pandore, et tant d'autres ». L'histoire de Samson trompé par une femme n'est-elle pas copiée de celle d'Hercule et Omphale, et celle de Juda consommant l'inceste avec Thamar reprise de la légende de Thyeste et Pélopie ? Sans doute, dit Voltaire, la fable de Pandore est-elle identique à celle d'Ève et du serpent, et ce n'est pas surprenant, car « s'il l'on voulait se donner la peine de comparer les événements de la fable et de l'ancienne histoire grecque, on serait étonné de ne pas trouver une seule page des livres juifs qui ne fût un plagiat » ². Si encore les Hébreux avaient eu l'esprit et l'élégance d'un Hésiode, mais « qui ne voit que la fable de la pomme est une grossière et plate imitation de la boîte de Pandore ? C'est un rustre qui copie un bel esprit » ³.

Quand bien même on voudrait soutenir que les récits mythologiques ne sont pas plus dignes de foi que ceux du christianisme, il faudrait cependant admettre que « ces fables allégoriques sont si belles, qu'elles triomphent encore tous les jours des inventions atroces de la mythologie chrétienne » ⁴. Surtout, elles témoignent assurément d'une plus grande intelligence de la part des peuples qui les ont imaginés : les Grecs n'ont pas connu ce dogmatisme outrancier qui transforme la fable en parole sacrée, ils y ont vu de la poésie et non la parole de Dieu :

L'empereur Julien nous paraît aujourd'hui bien bon d'avoir daigné réfuter la fable absurde de la tour de Babel. Mais comme celle des Géants qui firent la guerre aux dieux, et qui entassèrent Ossa sur Pelion, n'est pas moins extravagante, et il fait très bien de les comparer l'une avec l'autre. La seule différence est que les Grecs ne croyaient

1. Par exemple, S. BOCHART, *Opera omnia, hoc est Phaleg, Canaan et Hierozoicon* (1592) ; D. CLASEN, *Theologia gentilis* (1684) ; M. P. DINET, *Cinq livres des hiéroglyphiques* (1614) ; A. KIRCHER, *Oedipus Aegyptiacus* (1652) ; T. PFANNER, *Systema theologiae gentilis* (1679) ; F. A. POMEY, *Pantheum mythicum* (1675), etc...

2. *Dieu et les hommes*, chap. XXVII : *Des plagiats reprochés aux Juifs*, t. XXVIII, p. 189-190 ; même assimilation dans la *Profession de foi des théistes*, t. XXVII, p. 56.

3. *Discours de l'empereur Julien*, t. XXVIII, p. 48, note 2. Cf. encore *Histoire de Jenni*, t. XXI, p. 571 : « Des nations grossières ont imité grossièrement la belle fable de Pandore. »

4. *Histoire de l'établissement du Christianisme*, chap. XXVI : *Du théisme*, t. XXI, p. 115.

rien de leur mythologie, et que les chrétiens étaient persuadés de la leur [...]. Ceux qu'on a depuis si ridiculement nommés *païens* ne tombèrent point dans cet excès qui déshonore la raison. Ils n'attribuèrent point aux dieux les fables absurdes d'Hésiode et d'Orphée. Les *Métamorphoses* d'Ovide n'ont jamais passé pour un livre sacré ; et, parmi nous, l'histoire de Loth couchant avec ses deux filles, sa femme Édith changée en statue de sel, et la tour de Babel, sont des ouvrages du Saint-esprit ¹.

Enfin, si l'on peut tenir pour assuré que les païens étaient plus intelligents que les peuples modernes abrutis par la propagande chrétienne, il n'est pas moins certain qu'ils étaient aussi plus libres, qu'ils ne connaissaient ni l'Inquisition, ni les autodafés ; que leur foi, lorsqu'ils en avaient une, était exempte de toute contrainte et que nul ne fut jamais persécuté pour avoir préféré la loi de sa conscience et de sa raison à l'aveugle soumission exigée par les prêtres :

Rien n'est plus spirituel et plus agréable [...] que le conte de Pandore et de sa boîte [...]. Rien n'est plus enchanteur que cette origine de nos souffrances. Mais il y a quelque chose de bien plus estimable encore dans l'histoire de cette Pandore. Il y a un mérite dont il me semble qu'on n'a point parlé, c'est qu'il ne fut jamais ordonné d'y croire ².

Au total, il apparaît ainsi que Voltaire ne s'est pas contenté d'emprunter au panthéon mythologique les classiques figures de héros et de déesses, qu'il ne s'est pas limité non plus au récit traditionnel de leurs amours et de leurs exploits. S'il lui est arrivé d'employer les fables dans des œuvres de divertissement ou de circonstance et de les vider sans remords de tout contenu et de toute signification, il les a le plus souvent utilisées selon un dessein concerté et dans un but défini. Sans pour autant vivifier les récits mythologiques, l'auteur de *Zadig* se distingue cependant de la plupart des poètes de son temps, tant par la valeur symbolique et philosophique qu'il prête aux légendes grecques, que par leur enrôlement au service de ses convictions anticatholiques. Une fois de plus, il se révèle que Voltaire n'a négligé aucune expression possible de sa pensée et que le moindre argument devient sous sa plume une arme redoutable.

R. TROUSSON.

1. *Discours de l'empereur Julien*, t. XXVIII, p. 24, note 1. Ailleurs encore (*Hist. de l'établ. du christ.*, t. XXI, p. 115), il poursuit : « Je ne mets point, parmi les énormes sottises qu'on a osé débiter sur la nature divine, les fables allégoriques inventées par les Grecs. Quand ils peignirent Saturne dévorant ses enfants et des pierres, qui put ne pas reconnaître le temps qui consume tout ce qu'il a fait naître, et qui détruit ce qu'il y a de plus durable ? Est-il quelqu'un qui ait pu se méprendre à la sagesse née de la tête du souverain Dieu, sous le nom de Minerve ? »

2. *Il faut prendre un parti*, chap. XVII : *Des romans inventés pour deviner l'origine du mal*, t. XXVIII, p. 538.